

INTERVIEW KARIMA BERGER

«L'Algérie, une société
qui remue de partout»

Le Soir d'Algérie : La partie algérienne de votre roman se situe à Médéa. Que signifie cette ville pour vous ?

Karima Berger : C'est la ville où j'ai passé la majorité de mon enfance et qui est la ville où réside ma famille, c'est le cœur de mon éducation traditionnelle et en même temps le cœur de mon apprentissage de l'école française: deux mondes décrits

Signet Son pesant de poudre

Assia Djebbar à l'Académie française, de nouvelles écrivaines authentiques naissant aux lettres de l'émancipation tous les jours : les terres de la littérature sont désormais mixtes. Elles ne sont plus, comme autrefois, exclusivement masculines avec, comme exception confirmant la règle, une écrivaine alibi pour permettre qu'on claironne que le système a libéré la femme. Il n'est pas superflu de le redire en cette veille du 8 mars. Comme il n'est pas superflu de souligner que la littérature féminine algérienne aide à émanciper la femme autant que la littérature enchaînée à des canons, au sens propre et figuré du terme. Des romans comme ceux de Karima Berger, dont nous présentons ici le petit dernier, sont des actes de création parce qu'ils interrogent des tabous et bousculent ces interdits qui passent pour la norme. La relation au corps, à l'étranger, tout ce dont on ne peut pas faire l'économie dans la vie réelle et qui peut être escamotée par l'hypocrisie sociale et religieuse, recouvre sous la plume brûlante et sulfureuse de la romancière son acuité.

Mais qu'on reste calme : ce n'est que de la fiction, de la littérature, un jeu de l'esprit où la vie et la mort s'entremêlent dans la passion, la joie et la douleur. Ce n'est que de la littérature, de la création, qu'il faut prendre comme telle pour ne pas se sentir obligé de sortir toutes les frustrations et les inimitiés enfouies au plus profond de la solitude. «Une femme qui écrit vaut son pesant de poudre», disait Kateb Yacine. Une femme qui écrit, et qui écrit pour s'émanciper dans un acte collectif, contredit par la beauté la chape que pose un diktat comme le Code de la famille sur l'épanouissement de plus de la moitié de la population algérienne. C'est peut-être aussi cela que nous dit à son corps défendant un roman tel que celui de Karima Berger.

Bachir Agour

dans mon premier livre *L'enfant des deux mondes* (aux éditions de l'Aube)

Vous décrivez la société méditerranéenne – et plus particulièrement algérienne – repliée sur ses traditions, jalouse de ses prérogatives et étouffant toute velléité de liberté. Est-ce là votre vision actuelle de l'Algérie ?

«Repliée sur ses traditions», oui et non, car tout explose partout... qu'est-ce qui est tradition, qu'est-ce qui est modernité aujourd'hui ? En revanche, comme cette dernière est inéluctable, certains se cramponnent et se crispent pour tenter de remédier à son inéluctable (et irréparable) disparition. Quant à la liberté, certes elle est étouffée mais elle sait renaître et réapparaître dans des lieux inédits, qui surprennent et qui ne se voient pas forcément à première vue. Ma vision de l'Algérie est une vision très dynamique, en mouvement, une société qui remue de partout et n'est sûrement pas fermée. Tout ceci peut être très fécond pour l'avenir de ce pays, mais c'est beaucoup de temps, beaucoup de souffrances pour arriver à cet âge adulte d'un pays, mature et qui n'a pas peur de l'étranger ou de ce qui lui est étranger, car il sait désormais qu'il est et ce qu'il veut être.

Vous dénoncez la victimisation dans laquelle se complaisent nos compatriotes. A propos de hogra, vous parlez

de mot détestable entretenant le mépris de soi. Cette réalité est pourtant de l'ordre du ressenti. Comment la nommeriez-vous ?

C'est un mot qui m'a toujours gênée, qui nous place d'emblée dans une posture de victime, de faiblesse... ceci pour moi n'est pas responsable ni adulte comme je le disais précédemment, on ne peut plus de 40 ans après l'indépendance se poser encore en victimes, c'est un mot qui fait écran et qui empêche d'analyser la réalité objective et subjective, au sens de «que veut-on véritablement comme projet pour ce pays», quelle vision en a-t-on?, quel désir de nous-mêmes a-t-on? Force, puissance, intelligence ou plainte perpétuelle quant à des complots réels et imaginaires..., plainte qui déresponsabilise puisque l'ennemi c'est l'autre alors que l'ennemi peut aussi être en soi ou il peut être son propre frère.

A contrario, vous parlez d'arrogance. Ces deux comportements ne sont-ils pas contradictoires ?

Arrogance : oui, en effet cela peut paraître contradictoire mais c'est un couple infernal, d'un côté la hogra, la plainte de l'autre, nous considérons que nous sommes les meilleurs, tout particulièrement quant au statut du religieux, l'islam, s'il clôt le cycle de la prophétie cela ne signifie pas que son message est supérieur aux deux autres religions monothéistes. L'islam



Photo : D.R.

reconnaît sa part monothéiste et abrahamique.

Les rapports entre vos personnages, hommes et femmes, Français et Arabes, sont viciés à la base. Les couples sont voués à l'impasse. Pensez-vous qu'une rencontre pacifiée soit un jour possible et à quelles conditions ?

A la base ils ne sont pas viciés, non, au contraire, à la base il y a d'abord le désir, le désir de l'étranger, désir de ce que nous ne sommes pas ou de ce que nous n'avons pas (sa langue, sa culture, ses paysages, son monde poétique, imaginaire...) et lui de même, aura cette ambition de découvrir plus profondément cette autre culture et de se laisser envoûter par le mystère de ce qu'il ne connaît pas. Chacun rêve de l'autre, parce que le désir se nourrit toujours de ce qui est étranger à soi, mais cela peut se

retourner très vite, très fort... c'est une chose fragile. Ensuite, lorsque les codes traditionnels se sentent menacés, alors les rapports sont viciés, les couples sont menaçants pour l'édifice social et communautaire, ils ne produisent plus du «même» mais de l'autre, et cet autre, au lieu d'être valorisé comme une production nouvelle, comme le fruit de l'histoire, de l'évolution, il est rejeté... et devient étranger à la société. Alors, il faut beaucoup de force et d'amour pour résister à une emprise qui est régressive et tire vers le bas l'aspiration à la découverte de l'humain universel, signe de maturation d'une société.

Propos recueillis par
Meriem Nour

Biobibliographie

Karima Berger est née à Ténès, en Algérie. Elle a publié aux éditions de l'Aube, *L'enfant des deux mondes* en 1998 et en 2002, *La chair et le rôdeur*. Son troisième roman *Filiations Dangereuses* a été publié en septembre 2007.

Elle écrit aussi des nouvelles dans des revues et ouvrages collectifs. Elle vit et travaille à Paris. C'est dans le face-à-face des cultures arabe et française de son enfance, dans une découverte de l'Autre toujours renouvelée, dans cette confrontation vivante des langues, des corps et des croyances qu'elle puise l'essentiel de sa quête et de son expression.

«Filiations dangereuses»

Martine la mère, Pierre le fils, Driss le petit-fils héritent, de génération en génération, de ce goût du désir, ce goût de l'aventure qui les conduit vers d'autres rives. *Filiations dangereuses* nous mène à travers la recherche du père, des pères, vers ces ailleurs où l'étrange, l'étranger n'est pas toujours celui que l'on pense. Pierre part en quête de Mahmoud, le Marocain, le père hypothétique, avec pour seul indice un journal intime écrit en arabe. Une sorte de quête du Graal où la recherche de l'Autre aboutit inéluctablement à la découverte de soi. Son Ariane c'est Nadj, une beauté orientale pleine de mystère, qui possède à travers les mots, les clés de la connaissance des mondes. Pierre rêve d'un nouvel ordre dans sa vie, loin des sentiments d'abandon et de rejet que lui a légués ce père oublié pour qui il éprouve à la fois haine et fascination. Mais le carnet est un cadeau empoisonné qui, partant de Paris, l'entraîne à Médéa vers un destin qu'il ne peut assumer. Pierre pénètre en Algérie comme on entre dans une fête, porté par le groupe qui soulage de la douleur d'être seul tout comme Driss, son fils, une génération plus tard, se délectera «du lait communautaire dont la saveur vous poursuit et ne vous quitte jamais». Pierre rejoint la horde sans soupçonner sa force

meurtrière jusqu'au réveil tragique et à la fuite. Le lieu clos où l'on se sent aimé et protégé devient alors une prison et la trame du tapis communautaire, symbole de solidarité, se révèle être les barreaux d'une cage. Trahisons et abandons se succèdent. Martine, «un territoire à prendre», incarnation de la France, sacrifiée par Mahmoud sur l'autel des traditions, Nadj la rebelle rejetée par les siens, Pierre l'innocent trompé par sa nouvelle fratrie, Driss enfin abandonné à son tour par ce père meurtri.

Cette poursuite d'un rêve est faite de ruptures, de va et vient entre passé et présent, de vies en désordre reliées par un fil invisible et pourtant omniprésent, le père, le père lointain, le père absent.

La plume de l'auteur se laisse guider par le questionnement de ses personnages, passant de l'un à l'autre, d'un temps à l'autre avec une parfaite maîtrise de sa partition. L'absence de linéarité du récit ne nuit pas à sa fluidité. Bien au contraire, il nous entraîne dans les méandres des relations chaotiques entre des hommes et des femmes de cultures différentes, dans la diversité des lieux et des temps. La finesse de l'analyse des sentiments est rendue dans un style coloré et sensuel qui nous promène dans des paysages lumineux aux tonalités éclatantes et

tumultueuses, aux parfums d'ambre et d'eucalyptus sous les caresses de femmes aux seins odorants.

Pétrie des cultures arabe et française, Karima Berger dresse un tableau sans concession d'une société algérienne murée dans ses traditions et son instinct obsédant de sa survie. Nulle place pour celui ou celle qui, s'écartant du groupe, affirme sa liberté. Tel un corps malade, il doit en être expulsé : «Un cloaque tiède, glaiseux où il fait bon se vautrer dans la sauce de l'indéterminé, pas de sujet, pas de Je, pas de responsabilité...» Mais gare à l'infidèle, gare à celui qui fuit. Nulle place à fortiori pour l'étranger qui ne peut trouver de salut que dans la conversion, cette autre renonciation à soi. Et même converti, son étrangeté le laissera en marge toujours en butte aux suspensions. Faut-il en conclure l'irréparable incommunicabilité entre les cultures ?

L'impossible rencontre d'hommes et de femmes d'univers si différents ? L'espoir comme toujours viendra d'une génération débarrassée de ses complexes qui saura se réapproprier ses héritages.

M. N.

Filiations dangereuses, Karima Berger, Éditions Chèvrefeuille étoilé, août 2007